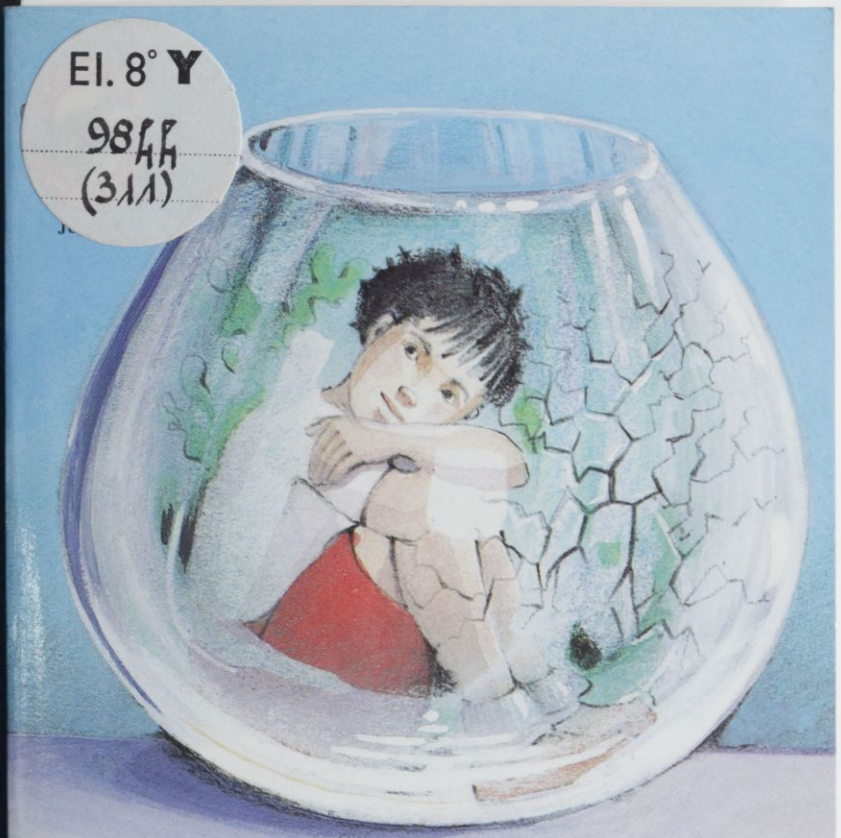
El. 8° Y
98448
(311)



LUCE FILLOL

Prune

Castor Poche Flammarion

Prune

EL 8°Y
9844
(311)

DL-0?111990-31143

Castor Poche
Collection animée par
François Faucher et Martine Lang

Une production de l'Atelier du Père Castor

© 1990, Castor Poche Flammarion
pour le texte et l'illustration.

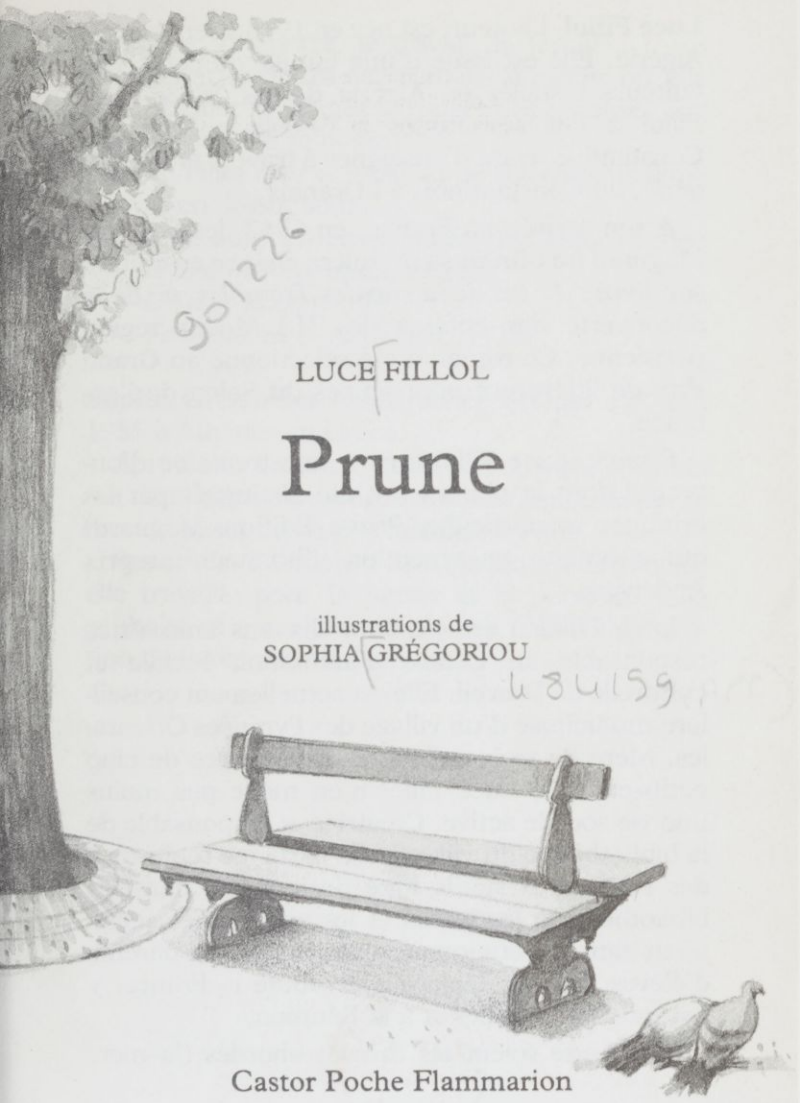
901226

LUCE FILLOL

Prune

illustrations de
SOPHIA GRÉGORIOU

484159



Castor Poche Flammarion

Luce Fillol, l'auteur, est née en 1918 à Jemmapes, Algérie. Elle est issue d'une famille de petits viticulteurs installés en Algérie depuis 1848. Luce Fillol a fait ses études à l'École normale de Constantine avant d'enseigner à travers toute l'Algérie, du Constantinois à l'Oranais.

A son arrivée en France, en 1962, les Éditions Magnard lui offrent sa première chance en éditant son livre : *47 bis de la rue des Trembles*, né de la découverte des enfants des H.L.M. en région parisienne. Ce roman a été sélectionné au Grand Prix de littérature pour jeunes du Salon de l'enfance.

Depuis, Luce Fillol a écrit une trentaine d'ouvrages dont la plupart ont été distingués par les critiques, en particulier *Prune* (Éditions Magnard) qui a obtenu une mention d'honneur au prix Andersen.

Luce Fillol a été pendant dix ans animatrice responsable au Centre d'animation sociale et culturelle de Draveil. Elle est actuellement conseillère municipale d'un village des Pyrénées-Orientales. Mère de trois enfants et grand-mère de cinq petits-enfants, Luce Fillol n'en mène pas moins une vie sociale active. Créatrice et responsable de la bibliothèque du village, elle participe toujours à des rencontres sur le livre de jeunesse dans les bibliothèques, les lycées et les collèges, et également dans les réunions des associations de parents d'élèves. Elle se déplace dans toute la France, y compris aux Antilles et à la Réunion.

Quels que soient les thèmes abordés (la mer,

l'enfance, la guerre, le travail, la famille...), ses livres sont toujours des romans d'espoir où elle tente d'aider les jeunes à trouver des réponses aux questions qu'ils se posent.

Luce Fillol rêve de voir un de ses romans filmé ou mis en dessin animé.

Du même auteur, dans la collection Castor Poche :

- *Il fera beau demain*, n° 155.
- *L'Enfer noir*, n° 174.
- *Tempête au bord du Nil*, n° 283.

Sophia Grégoriou, l'illustratrice, est née le 21 juin 1955 à Athènes en Grèce.

Après une enfance passée en Afrique, Sophia fait de nombreux voyages avec sa famille de par le monde avant de venir s'installer à Paris.

Ses études à l'École d'Arts Plastiques terminées, elle travaille pour la presse et la publicité. Elle souhaite se consacrer de plus en plus à l'illustration de livres pour la jeunesse.

Prune

Prune, dix ans, aux bonnes joues piquetées de son, se laisse aller à la douceur de vivre dans un nid douillet. Un jour, inexplicablement, le nid se lézarde, se fend comme une coquille fragile. Prune brutalement « réveillée » se trouve mêlée aux problèmes de ses voisins, habitant comme elle dans ce quartier ancien du 17e arrondissement de Paris.

Entraînée dans le sillage de Sauridel, la mauvaise tête, de Jean, le révolté, de Tonio, le timide amoureux d'Élise, elle va lutter pour le bonheur des autres en espérant la réconciliation de ses parents.

Un livre gai qui traite aussi de problèmes graves mais toujours avec humour et surtout beaucoup de tendresse.



Chapitre 1

Du stylo énergiquement secoué, une grosse goutte d'encre s'échappa et tomba sur la feuille de papier blanc.

Avec application, lentement, comme pour un rite magique, Prune plia la feuille en deux et y posa sa main bien à plat. Un bon moment – avait recommandé Paulette.

Dans l'escalier, un pas lourd se fit entendre. Le père Gouraud rentrait du square dont il était gardien et rejoignait son appartement. Il était donc dix-huit heures. Elle avait encore du temps devant elle.

Prune ôta sa main et lissa le papier placé sur la table, à petits coups, méti-

culeusement, appuyant particulièrement à l'endroit de la pliure.

Au-dessus de sa tête, le plafond trembla sous une galopade effrénée. Les garçons Verdut avaient fini leurs devoirs. Et cela rappela à Prune l'objet de sa préoccupation. Alors doucement, le cœur un peu battant, elle étala la feuille et se pencha pour y lire son destin du lendemain. La tache montrait maintenant une figure symétrique et disloquée, avec des courbes disjointes, des angles rentrants et des pointes d'étoiles un peu effilochées. Voilà. C'étaient ces pointes qu'il fallait compter. Et c'était vite fait, hélas ! six pointes. Il n'y avait pas à s'y tromper. Le sort en était jeté. Elle aurait donc 6 à son interrogation de mathématiques.

Furieuse, elle chiffonna la feuille. Elle qui avait failli se casser la tête à réviser les équations ! La semaine passée la tache avait été plus généreuse. Elle avait prédit 15 en histoire. Prune n'avait eu que 13. Ce n'était pas loin du compte.

Et soudain une atroce odeur la fit sauter de sa chaise. La soupe. Elle l'avait oubliée. Une fois de plus. Elle

bondit. Il fallait réparer les dégâts. Vite. Sa mère ne tarderait pas à arriver. Elle courut à la cuisine et changea de casserole les légumes encore intacts, remit de l'eau et s'empressa de faire disparaître le récipient brûlé sous le rideau de l'évier. Il serait toujours temps d'affronter l'inévitable algarade !

Est-ce que l'odeur persistait encore dans l'appartement ? Elle ouvrit la fenêtre. L'automne était tiède mais la nuit arrivait maintenant brusquement. En bas, les autos défilaient, rapides, rageuses, avec des coups de freins secs ou des changements de vitesse grinçants. En face, dans l'appartement du docteur, on avait tiré les rideaux. Au-dessous, à travers les vitres dépolies, on voyait la lumière briller dans le cabinet des consultations. Prune leva la tête. Une bande de ciel sombre commençait à se fleurir d'étoiles. Il ferait beau demain. C'était encore sa chance que ce mercredi qui venait de s'écouler ait été pluvieux ! Paulette et elle n'avaient pu rester que très peu de temps au square des Epinettes. Pourtant elles avaient la permission de s'y promener jusqu'à

dix-sept heures. Une bonne heure de rire qui avait dû être écourtée de moitié à cause de l'averse.

Et subitement, la clef tourna dans la serrure et Corinne fut là. Essoufflée. Comme toujours. Un peu décoiffée. Ce qui était plus rare.

Elle prit à peine le temps d'embrasser sa fille.

– Tu n'as pas mis la table ! Ton père sera là sous peu.

Cela aussi Prune l'avait oublié. Il n'y avait pas de quoi en faire un drame. Elle suivit sa mère qui sortait déjà les assiettes du placard.

– Tu as laissé brûler la soupe !

C'était dit d'un ton navré. Sans reproches.

– Que va dire ton père !

Prune détestait les discussions. Elle ne répondit pas, baissa la tête dans une attitude repentie. Cela ne donnait pas une solution à la question posée. La jeune femme haussa les épaules et disposa sur un plat le jambon acheté en sortant du métro, puis elle se mit à casser les œufs de l'omelette.

Prune, qui ne pouvait se défendre

d'un peu d'inquiétude, essaya d'éviter de nouvelles remontrances en ramassant ses livres éparpillés sur la table.

La porte claqua. Raoul Darnet venait d'entrer. Le pas traînant. Paraissant tirer derrière lui toute la fatigue de sa longue journée de travail. Il était mécanicien dans un atelier de réparations de camions à Viry. Corinne et Prune étaient allées le voir un jour, et l'enfant avait gardé le souvenir de son père au visage sali de graisse noire, aux grandes mains toutes souillées de cambouis. Une vague de remords et de tendresse l'envahit. La soupe brûlée devait se déceler jusqu'aux étages supérieurs. Elle haussa les épaules. D'habitude, son père avait toujours quelque chose à dire sur le potage. Il était trop chaud. Ou pas assez. Ou trop salé. Ce soir, il aurait une raison valable.

– Bonsoir papa. Il ne pleut plus.

– Non.

C'était tout. L'essai de conversation était terminé. Prune finissait de mettre le couvert. Raoul allait prendre son journal, allumer une cigarette et...

Prune s'arrêta un instant, le pot à eau

dans les mains. Quelque chose clochait dans le déroulement traditionnel des opérations. Raoul n'était pas allé à la cuisine se renseigner sur le menu. Il n'avait pas encore grogné. Il n'avait pas ouvert son journal. Il n'avait pas sorti de cigarette. Il n'avait pas demandé à Prune si ses devoirs étaient faits, il était allé tout de suite à sa place. Il attendait, les deux coudes sur la table, le menton dans ses mains. Le regard ailleurs.

Corinne vint avec la soupière. Et Prune à son tour s'isola dans ses pensées et ne songea plus qu'au temps qu'il ferait le lendemain et au pull qu'elle allait étrenner. La soupe avait l'air de ne pas trop sentir puisque Raoul Darnet ne dit rien.

La table nettoyée, Prune aida sa mère à faire la vaisselle. Elle avait horreur de cette corvée. Mais là-dessus, Corinne était intransigeante.

Après un bref bonsoir à ses parents, elle rejoignit sa chambre. Ancien débarras, Raoul et Corinne l'avaient soigneusement repeint et tapissé. Dans la journée, une lucarne ronde qui donnait sur les cours et les toits voisins laissait

passer une lumière chiche et blafarde. Mais la nuit, la chambre prenait des allures de tour bien isolée, bien protégée. Et Prune s'y sentait à l'aise, enfermée dans sa coquille, étrangère à tout autre souci que ses propres petits problèmes. Et encore s'arrangeait-elle pour les simplifier au maximum.

Un robinet coula à grande eau.

Corinne devait prendre le temps de se faire une mise en plis. Prune imagina un instant les cheveux longs, bruns, brillants et gonflés de sa mère.

« Comme les miens », songea-t-elle avec satisfaction. Elle se glissa dans les draps et ouvrit un livre.

Son père était étrangement silencieux ce soir. On n'entendait pas ses perpétuels ronchonnements contre tout et tous. Il se rattraperait demain dans la hâte et la bousculade du départ.

Tout le monde était pressé, le matin, dans cette maison. Corinne était vendeuse dans un grand magasin.

Raoul devait partir au petit jour. A six heures. Sa précipitation bruyante n'était guère du goût de sa fille, réveillée chaque fois par sa mauvaise humeur

matinale. Raoul Darnet n'avait pas son pareil pour ne rien faire sans grogner, on l'entendait râler contre ces « camelotes » de lames de rasoir et cette « saleté » de cafetière.

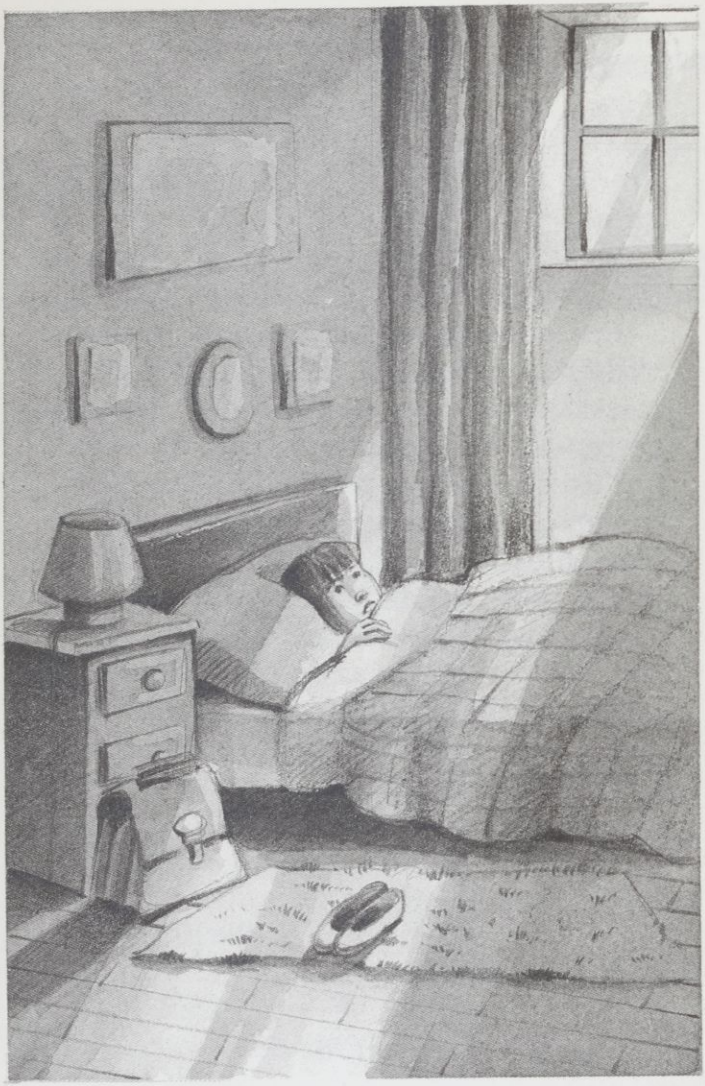
Mais qui aurait osé le contredire ? Pas Corinne, bien sûr. Corinne acceptait les sautes d'humeur, les accès de nervosité de son mari avec un calme inébranlable.

Pas Prune, non plus. La douce Prune. Si tranquille, et tellement allergique aux discussions.

Prune remonta les couvertures, posa son livre et éteignit. De ce côté de la vieille maison, le passage des autos ne s'entendait plus qu'étouffé, lointain, comme une rumeur sourde qui se heurtait impuissante aux murs épais de la chambre.

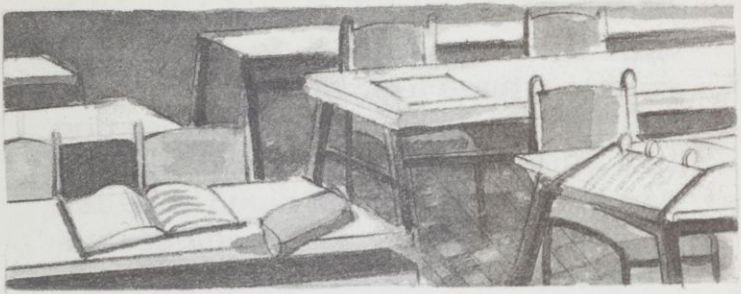
« Ma tour d'ivoire », pensa encore Prune avec béatitude.

Et puis tout à coup, le havre de paix parut branler sur sa base. Prune eut un sursaut dans son lit et son cœur se mit à battre très fort. La grosse voix de Raoul venait d'éclater. Non. Pas une voix grondeuse, comme d'habitude. Une voix furieuse, saccadée, presque



méchante. Une voix méconnaissable. Et soudain, la chose extraordinaire, la chose jamais encore arrivée se produisit. Corinne répondait. Une voix au timbre pointu. Que Prune ne lui avait jamais entendue. Cela devait se passer dans la cuisine car elle ne comprenait pas les paroles prononcées.

Les phrases se succédaient, rapides, sifflantes, avec des éclats durs qui paraissaient couper comme du verre. Et cette voix de Corinne, sèche, excédée ! Qu'est-ce-qui se passait ? Mon Dieu, qu'est-ce qui arrivait dans le petit univers paisible ? Ce n'était rien... cela allait finir... s'arrêter... Et puis... Ce n'étaient pas ses affaires... Elle ne voulait plus entendre ces échos rageurs... Elle couvrit sa tête de la couverture et des draps, se boucha les oreilles et, le cœur serré à en avoir la nausée, elle essaya de trouver le sommeil.



Chapitre 2

– POUSSE-TOI, la grosse !

Le cartable l'atteignit violemment au creux du genou. Le coup du roseau. La grande réussite de Sauridel.

Elle plia sur ses jambes et se rattrapa à Paulette Baluard.

– Bravo la Prune ! Tu plies mais tu ne romps pas.

Il était ravi et déjà loin.

Paulette la secouait, furieuse.

– Faut pas te laisser faire !

Prune frotta ses jambes. Une marque rouge cuisait à l'envers de la jointure. Ça lui allait bien à Paulette de parler ainsi ! Est-ce qu'elle se rendait compte que Prune arrivait à peine à l'épaule de

Sauridel ? Est-ce que Sauridel se serait avisé de s'attaquer à Paulette aussi grande et aussi forte que lui ?

Au fond, Prune devait s'avouer que son auréole de fille gentille et sans agressivité, elle y tenait !

Mme Jonquière, professeur de mathématiques, lui avait dit ce matin :

– Mademoiselle Darnet, si vous sortiez un peu de votre aquarium pour vous intéresser à nous...

Qu'importe ce que certains pouvaient penser ! Elle était heureuse dans sa petite sphère de Bonne-Prune ennemie des complications.

Paulette la poussait vers l'escalier du hall.

– Tu ne peux pas te presser un peu ?

A cette heure-ci, seules les trois classes de sixième terminaient leur journée scolaire. Les élèves se ruaient vers la sortie, essayant d'échapper au regard vigilant de M. Forcely, surveillant général.

L'animation qui régnait en permanence sur le trottoir du boulevard de Clichy s'augmentait de cris, de rires, de bousculades. Pierre Vergnat et les deux

frères Arlaguaud réglaient un compte à grand renfort de bourrades et d'insultes. Annie Ferron, posant son cartable à terre, se refaisait une coiffure. Sous les conseils moqueurs de Jean-Pierre Quoirat et de Louis Malerdi.

– Très bien... Très bien... c'est parfait... avec ton « pif » tu ressembles à Louis XI maintenant !

La sixième 1 était sortie, la plupart des élèves attendaient que paraissent à leur tour les sixièmes 2 et 3. On gagnait ainsi un petit moment à s'amuser encore un peu sur le trottoir.

– Attends-moi, dit Paulette, j'ai oublié mon écharpe. Prune s'adossa au mur du lycée. Attentive au remue-ménage qui se faisait autour d'elle, mais ne s'y mêlant pas.

Cinq minutes après, Paulette Baluard revenait, brandissant de loin son écharpe comme un pavillon de ralliement. Elle arrivait, essoufflée.

– J'ai voulu en avoir le cœur net. J'ai feuilleté le cahier de notes sur le bureau. Mlle Mouton a mis trois zéros en anglais ce matin à Sauridel. Je pense qu'elle va fort ! Si elle continue à le matraquer

ainsi elle arrivera à le faire mettre à la porte.

– Et Sauridel le sait ? demanda Prune.

– Tu penses ! Regarde-le, là-bas, en train de discuter avec Chassaigne. Ses trois zéros lui restent sur l'estomac. Tiens, la voilà !

Elle sortait justement, Mlle Mouton. Démarche raide. Chignon serré. Prune n'avait ni sympathie, ni antipathie pour cette fille de vingt ans qui remplaçait actuellement le professeur, malade. C'était une dame d'une quarantaine d'années. On avait la paix avec elle. On pouvait au moins, disait Pierre Vergnat qui ne s'en privait pas, « discuter et s'exprimer ». Quant à Prune, pendant ces cours, elle écoutait les autres, qui parlaient avec passion, se contentant de les approuver de hochements de tête peu compromettants.

Mlle Mouton était rigide, sans chaleur. Avec un goût particulier pour les mauvaises notes et les punitions.

Les deux autres classes de sixième arrivaient à leur tour. Et Mlle Mouton se frayait un passage parmi les groupes bruyants.

Quand, soudain, la vengeance de Sauridel fondit sur sa tête comme le son d'une trompette de justice.

Dissimulé à l'angle de la rue de Douai, Sauridel bêlait. Un cri de mouton qu'on égorge. Imité à la perfection. Puissant et prolongé. Et puis un autre. Encore un autre.

Immédiatement, ce fut du délire. Le bêlement se propagea dans la foule des jeunes, s'étendit, s'éleva, s'amplifia, repris par une centaine de poitrines, sans qu'on pût exactement discerner ceux des élèves qui bêlaient et ceux qui restaient cois.

Surprise, Mlle Mouton leva la tête, esquissa un demi-tour. Sa main se leva sur un grand dadais bêlant qui se trouvait à sa portée et qui s'enfuit en hurlant comme un pitre :

– Maman ! J'ai peur ! Le mouton veut me manger !

Paulette Baluard se tordait.

– Elle est ridicule ! Quelle cloche ! C'est plutôt d'une chèvre qu'elle a l'air ! Elle devrait filer au lieu de rester là !

Prune approuva de sa voix douce.

– Oui. Elle est stupide. Tout est de sa faute.

Prune le pensait depuis longtemps. Les gens n'avaient toujours que les ennuis qu'ils cherchaient.

Maintenant, Mlle Mouton se ravisait. Elle se remettait en marche, de son pas saccadé, sans grâce.

Les bêlements déchaînés semblaient vouloir la suivre, l'accompagner en fanfare, jusqu'au métro, sous l'œil narquois de quelques badauds.

Le feu du passage clouté vira au vert. Elle fonça à travers la horde qui continuait à bêler. Mais le surveillant arrivait, suivi de Mme le Censeur.

Le silence tomba sur toutes les têtes appliquées subitement à une opération-alibi. Certains élèves rattachaient une chaussure. D'autres s'empressaient plus simplement de fuir à grandes enjambées.

C'est à ce moment que Prune rencontra le regard de Mlle Mouton. Un regard chaviré. Des yeux qui lui firent penser... mais oui, à ceux d'un mouton traqué. Une prunelle douloureuse, affolée.

Et subitement, un léger malaise, qui

ressemblait à une sorte de honte, s'insinua dans le cœur de Prune.

Et puis il y eut Pidel. Il n'avait rien compris au jeu des autres et, dans le grand silence qui suivit, il se remit à bêler, tout seul, ravi d'ajouter son cri à cette grande « rigolade » dont on parlerait longtemps.

Paulette ne tenait plus en place. Elle piaffait et s'étouffait, essayant d'entraîner Prune dans son hilarité.

– Il est complètement dingue !

Mlle Mouton avait traversé la rue et atteint l'entrée du métro.

Le surveillant prenait le nom de Fernand Pidel qui, d'une bouche largement ouverte, laissait s'exhaler son dernier bêlement.

– Conseil de discipline, énonça le Censeur.

Et Prune, cette fois, rencontra le regard de Pidel. Un regard incrédule, terrifié, qui ne comprenait pas et cherchait autour de lui un secours que nul ne songeait à lui apporter.

Et Sauridel, la cause initiale du drame ? Pas si bête, Sauridel. Il était déjà loin.

Et les autres ? Ils faisaient comme lui. Ils fuyaient à toute allure.

Le surveillant avait des moustaches noires. Un regard courroucé.

Prune pensa :

« Pidel a l'air d'une souris devant un gros chat. »

Mais elle n'avait plus envie de rire.